

LETTRE XLV

Notre saint, après avoir remercié saint Augustin de quelles écrits qu'il en avait reçus, s'étend sur les louanges de sainte Melanie la mère, et de son fils Publicola, mort depuis peu de temps; et il propose ses pensées à saint Augustin, sur ce que les bienheureux feront dans le ciel, après la résurrection.

Paulin pécheur, et Therasie pécheresse, saluent le saint évêque Augustin, qu'ils honorent comme leur père, qu'ils aiment comme leur frère, et qu'ils respectent comme leur maître.

Vos paroles sont une lampe qui éclaire mes pas et une lumière, qui me fait voir le chemin que je dois suivre. Car toutes les fois que je reçois quelqu'une de vos lettres, je sens qu'elles dissipent les ténèbres de mon ignorance, qu'elles fortifient les yeux de mon esprit, et les rendent plus clairvoyants; et qu'en écartant les images de mes doutes, elles changent dans un beau jour, ce qui m'était auparavant une nuit très sombre. C'est ce que j'ai connu sensiblement, toutes les fois que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais je ne l'ai jamais mieux senti, qu'en lisant le livre, que vous avez eu la bonté de me faire rendre par notre très cher frère le diacre Quintus.

Il y avait déjà du temps que ce cher frère était à Rome, lorsque j'y allai, selon ma coutume, après la fête de Pâques, pour y honorer les tombeaux des apôtres, et des martyrs. Dès qu'il sût mon arrivée, il me vint voir, et me présenta de votre part ce nouveau gage de votre amitié. Mais ayant oublié le temps qu'il avait passé à Rome à mon issu, il me parut comme un homme, qui ne faisait que de vous quitter, en sorte qu'à grande peine pouvois-je croire qu'il ne fût arrivé que depuis peu d'après de vous, lorsque je l'ai vu, et qu'il me présentait ces agréables fleurs de votre esprit, qui exhalent une odeur toute céleste.

Je vous avoue néanmoins que je n'ai pu lire cet excellent ouvrage, dès que je l'ai reçu, ni durant tout le temps que j'ai resté à Rome; car le tumulte y est si grand, et l'on y est tellement occupé par les visites, que je n'aurais pu jouir de votre présent, comme je l'aurais souhaité; ni avoir le plaisir de continuer cette lecture sans interruption, quand je l'aurais commencée.

Ainsi, l'attente du festin qui m'était préparé, et qui ne pouvait me manquer, m'a fait suspendre quelque temps le rassasiaient de ma faim. Comme j'avais entre les mains ce pain délicieux, que j'ai trouvé d'un goût si exquis en le mangeant, et après l'avoir mangé, j'ai réprimé l'avidité que j'ai de goûter la douceur du miel céleste, qui coule de vos ouvrages, jusqu'à ce que je fusse hors de Rome, et que je pusse employer à cette lecture le temps que je demeurerais à Rome, pour me reposer un peu des fatigues de mon voyage.

C'est là que j'ai savouré d'autant plus paisiblement les mets spirituels, que vous m'avez préparés, que j'y étais éloigné du bruit, exempt des visites, et dégagé de l'embarras des affaires.

Mais qu'est-ce qu'un homme tout de terre, et aussi faible que je suis, pourrait dire, que réponde à cette admirable sagesse, qui vous a été donnée du ciel, que le monde ne comprend point, et qui ne peut être goûtée que par ceux, qui sont sages de la Sagesse de Dieu, et que sa parole rend divinement éloquents ?

Etant donc persuadé que c'est Jésus Christ qui parle en vous, ce sera Dieu que je louerai de ce que je trouve d'excellent dans vos paroles; et je ne craindrai plus les terreurs nocturnes, après que l'Esprit de vérité, parlant par votre bouche, m'a appris à régler les sentiments de mon cœur, et à garder dans les événements fâcheux, la même constance que vous avez admirée dans la bienheureuse, et sainte dame, l'ancienne Mélanie.

La douleur que cette femme incomparable ressentait de la perte de son fils unique, a si vivement pénétré votre cœur, que vous n'avez pu la voir, sans mêler vos larmes avec les siennes. Mais comme vous connaissez parfaitement la rare piété de son âme, si conforme à la vôtre, il vous a été facile de comprendre que ces larmes si justes, et si réglées, ne provenaient pas seulement de la tendresse, et de l'amour naturelle que cette sainte mère avait pour son fils, mais qu'elles venaient d'un principe plus élevé, et plus religieux.

Vous saviez que si, sans affaiblir la vigueur mâle de son âme, elle a pleuré quelque temps, ce n'a point été pour se voir privée d'un fils unique, qui devait mourir, selon les lois de la nature; mais plutôt, de ce que la mort l'a surpris, lors qu'il était encore en quelque manière engagé dans les vanités du siècle, et qu'il n'avait pas encore quitté ce faste, qui accompagne ordinairement la dignité de sénateur.

Cette sainte femme aurait souhaité que ce jeune Seigneur se fût trouvé rempli de toutes les richesses spirituelles, qu'elle désirait pour elle avec avidité, qu'il eût passé de la grâce de sa conversion à la gloire de sa résurrection; et qu'ayant comme sa mère préféré le sac, et le cilice à

la pourpre de sénateur, et un monastère à l'éclat, et la pompe du Capitole, il eût été plus en état d'entrer avec elle dans le repos des élus, et de recevoir comme elle, la couronne éternelle.

Il est néanmoins vrai, comme je crois vous l'avoir déjà mandé, que ce jeune Seigneur est parti de ce monde, assez enrichi de bonnes œuvres, pour être persuadé, qu'encore qu'il ne fit point paraître à l'extérieur toute l'humilité de sa mère, il n'en avait pas moins dans l'intérieur; et il avait si bien appris de l'évangile à être doux, et humble de cœur, que nous avons tout sujet de croire qu'il est entré dans le repos du Seigneur, puisque ce repos est particulièrement destiné pour les pacifiques; que la terre des vivants est le partage de ceux qui sont doux; et que ce sont eux qui plairont particulièrement au Seigneur, dans le séjour des bienheureux.,

Car quoi qu'il fût au nombre des grands du siècle, il n'était point enflé de leur fausse gloire; il avait non seulement compris, mais il mettait en pratique ce conseil de l'Apôtre : *N'aspirez point à ce qui est élevé, mais unissez-vous à ceux qui sont dans la pauvreté, et dans la bassesse.* (Rom 12,16) C'est ce qu'il faisait comme un parfait imitateur de Jésus Christ. Comme son cœur était touché de compassion pour les pauvres, il étendait continuellement sa main pour les secourir.

C'est ce qui a rendu sa postérité, une des plus puissantes, entre celles, qui par leurs grandeurs, et leurs élévations sont appelées les *divinités de la terre*; et les bénédictions que le ciel a répandues sur sa famille, sont des marques de la sainteté de ses mérites : Car la race des justes fera bénie, et l'on verra dans leurs maisons, les richesses, et la gloire; (Ps 46,10) non ces richesses qui périment, et cette gloire qui s'évanouit, parce que cette maison n'est pas comme celles, qui sont bâties sur la terre, par la main des hommes; mais elle est bâtie dans le ciel, par la sainteté des bonnes oeuvres.

Je ne m'arrêterai point davantage à faire l'éloge d'un homme, qui m'était d'autant plus cher, qu'il était dévoué à Jésus Christ; puisque je crois vous en avoir allez dit dans mes autres lettres, et que je ne saurais rien dire à la louange de la sainte dame Melanie, non plus que de Publicola, ni de les autres enfants, dont vous avez si dignement fait l'éloge.

Comme je ne suis qu'un misérable pécheur; que mes lèvres, et ma bouche sont impures; et que je suis beaucoup éloigné des mérites, et de la sainteté de cette âme, si pleine de foi, et de vertu, je ne pourrais en parler que faiblement; mais Dieu y a pourvu, et lui a fait trouver en vous un digne panégyriste de sa piété. Comme sa vertu est éminente, elle ne pouvoir être parfaitement louée que par vous, qui êtes l'homme de Jésus Christ, et le docteur des vrais Israélites, dans l'Eglise de la vérité. Il fallait un esprit aussi élevé, et une sainteté aussi sublime qu'est la vôtre, pour pénétrer, et découvrir les merveilles que Dieu avait faites en cette âme incomparable et faire le digne éloge de ses rares vertus.

Vous avez bien voulu me demander quelle sera après la résurrection des corps, l'occupation des bienheureux dans le ciel; mais c'est plutôt moi qui vous dois consulter comme mon maître, et mon médecin spirituel, sur l'état présent de ma vie, afin que vous m'appreniez à faire la volonté de Dieu; à marcher sur vos pas, à la suite de Jésus Christ; et à mourir de cette mort évangélique, qui nous dégage de l'affliction du siècle, tout rempli de tentations, ou plutôt, qui n'est qu'une tentation perpétuelle comme vous m'avez dit autrefois.

Plût à Dieu que je puisse si bien régler mes démarches sur les vôtres, et que je me dégage si parfaitement de mes anciennes habitudes, et de mes vieux liens, qu'étant libre, je puisse courir dans la voie qui conduit à cette heureuse mort, qui vous, a fait mourir à tout ce qui est au monde, pour ne plus vivre que pour Dieu, et pour Jésus Christ ! On ne peut douter qu'il ne vive parfaitement en vous; puisque votre corps, et votre cœur, expriment si bien la mort, et la nouvelle vie du Sauveur.

Car votre cœur n'est plus sensible aux choses de la terre; votre bouche ne s'ouvre plus pour louer les ouvrages des hommes; votre âme est toute pénétrée des lumières, et de l'onction de la parole de Dieu; et l'esprit de vérité, qui s'explique par votre bouche, fait couler sur la cité de Dieu un fleuve d'eaux salutaires, pour la combler de délices.

Mais quelle vertu nous peut faire mourir de cette heureuse mort, sinon la charité, qui est forte comme la mort? C'est elle qui anéantit en nous l'amour des choses de la terre; et qui nous faisant aimer uniquement Jésus Christ, dégage heureusement notre cœur des biens de ce monde, à quoi nous devons renoncer si nous désirons être animés de l'Esprit de Dieu,

Il ne faut pas même prendre aucun plaisir dans la présence, et dans la vue de ces sortes de biens durant notre vie mortelle; parce que notre partage sur la terre, est la mort de Jésus Christ; et nous n'aurons aucune part à sa Résurrection, à moins que par la mortification de nos corps, et de nos sens, nous n'imitions la mort qu'il a endurée sur la Croix.

Il faut que nous ne vivions plus, selon notre volonté, mais selon la volonté du Sauveur, puisque c'est en cette conformité que consiste notre sanctification. Car il n'est mort, et ressuscité

pour nous, qu'afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort, et ressuscité pour notre salut.

C'est pour nous engager à ce genre de mort, et de vie, qu'il nous a donné son saint Esprit, pour gage de ses promesses; comme il nous en a donné un de la vie bienheureuse, qui nous est préparée au ciel y en y élevant son sacré Corps, qui est le Chef du Corps mystique, dont nous sommes les membres.

Ainsi le Seigneur est le principe, et l'objet de notre espérance, et nous sommes assurés par le mystère de son Ascension, que la substance de nos corps, qu'il a formée de la terre, est élevée jusqu'à lui, en lui, et par lui; et qu'il n'a pris un corps semblable aux nôtres, que pour revêtir les nôtres de la gloire du sien, et de placer avec lui dans le ciel.

De sorte que ceux qui seront trouvés dignes de la vie éternelle, auront part à la gloire de son royaume, et ils régneront éternellement avec lui, comme dit l'Apôtre. C'est aussi la promesse qu'il nous a faite lui-même, dans cette admirable prière qu'il fit à son Père, disant qu'il voulait que ses disciples fussent avec lui dans la gloire.

Cette même vérité avait été prédite par le psalmiste, puis qu'il dit à Dieu : *Heureux ceux qui habitent en ta maison; ils te loueront éternellement.* (Ps 83,9) Car je crois que les bienheureux loueront Dieu, non seulement en esprit, mais, aussi par le concert, et l'harmonie de leurs voix, quoique leurs corps aient changé d'état, par leur résurrection, et qu'ils soient élevés à l'état immortel, et glorieux dans lequel celui du Fils de Dieu est entré, en sortant du sépulcre.

Il a bien voulu exposer aux yeux de ses disciples, après sa Résurrection, le même Corps, dans lequel il avait souffert, comme une image du bonheur qu'auront les nôtres; et il a fait en leur présence les mêmes fonctions des organes de son Corps, qu'il avait fait durant sa vie, pour leur persuader que c'était le même qu'il avait en mourant.

Si l'on dit que les anges, qui sont des créatures purement spirituelles, ont des langues, et qu'ils chantent continuellement les louanges de Dieu, leur Créateur, et lui rendent des grâces éternelles, à combien plus forte raison devons-nous croire que les saints en auront dans ce bienheureux état; où leurs corps, quoique glorieux, conserveront leurs organes, et l'usage de leurs membres, et qu'ils emploieront leurs langues à chanter les louanges de Dieu, et à exprimer, par des sens, et des paroles, la joie, et les sentiments de leur cœur.

Peut-être même que Dieu ajoutera au bonheur, et à la gloire de ses saints, que leurs, voix, et leurs langues feront capables de chanter ses louanges, d'une manière d'autant plus charmante, et plus délicieuse, que leurs corps seront dans un état plus pur, et plus heureux, et ces corps étant devenus comme spirituels, ils ne loueront plus Dieu par les paroles des hommes, mais par celles des anges, que saint Paul entendit dans le paradis.

C'est pour ce même sujet que cet apôtre dit, que ces paroles sont ineffables aux hommes pour nous apprendre, qu'entre les récompenses des bienheureux, Dieu leur donnera de nouvelles langues, que nous ne pouvons parler, ni entendre durant la vie présente, et qui ne conviennent qu'à cet état d'immortalité, dont il est dit, qu'ils pousseront des cris de joie, et qu'ils chanteront des cantiques.

Mais où les chanteront-ils, sinon dans le ciel, ou ils seront avec le Seigneur, jouissant d'une paix délicieuse, et se réjouissant devant le trône de l'Agneau ? C'est là qu'ils mettront à ses pieds leurs coupes, et leurs couronnes, qu'ils chanteront à sa gloire un cantique nouveau, avec les Anges, les Vertus, les Dominations, les Trônes, les Chérubins, et les Séraphins; et qu'ils diront tous ensemble avec les quatre animaux de l'Apocalypse : *Saint, saint, saint le Seigneur des armées*, et le reste que vous savez.

Voilà ce que je pense sur la question que vous m'avez proposée; mais comme je ne suis qu'un pauvre petit disciple, dont vous avez la bonté de supporter l'ignorance et la faiblesse, je souhaiterais que vous me disiez ce que vous savez sur ce sujet. Car je suis persuadé que vous êtes rempli des lumières du ciel, et que celui, qui est la source de la Sagesse, vous éclaire intérieurement, par l'infusion de cet Esprit, qui fait découvrir ce qu'il y a de plus caché, en sorte que vous connaissez, non seulement le passé, et le présent, mais vous savez aussi juger de l'avenir.

Dites-moi donc ce que vous pensez de ces voix éternelles des créatures célestes, et même de celles qui sont élevées au-dessus des cieux ? et qui assistent devant le trône, du Très-Haut, et quels sont leurs organes ? Car quoique ces paroles de l'Apôtre : *Quand je parlerais le langage des hommes*, semblent insinuer que les Anges ont un langage propre à leur nature; ou si j'ose dire, à leur nation; et qu'il est autant au-dessus de nos pensées, et de nos paroles, que la nature, et l'état bienheureux de ces Esprits immortels est au-dessus de nos misères, et de notre mortalité; néanmoins, on pourrait dire que l'Apôtre, par ces paroles, a voulu signifier la vertu, et la facilité de parler de toutes les langues, qu'il met au rang des dons du saint Esprit.

Comme nous apprenons de l'Écriture que Dieu a parlé à quelques saints du milieu d'une nuée, nous pouvons dire qu'il peut y avoir des paroles, quoi qu'il n'y ait point de langue qui les prononce. Car ce que nous appelions langue, c'est ce petit membre de notre corps, qui forme nos paroles, et qui, tout petit qu'il est, ne laisse pas de faire un effet admirable.

Et c'est peut-être pour ce sujet que Dieu attribue aussi des langues, et des paroles aux êtres, purement spirituels, comme sont les Anges; de la même manière que l'Écriture a coutume de nous représenter les opérations de Dieu, sous le nom de divers membres de nos corps, qui ont quelque rapport avec ces opérations. Enseignez-nous donc ce que vous savez sur ce sujet, et priez pour nous.

Vous connaîtrez par les ratures qui font dans cette lettre, presque aussi nombreuses que les lignes, qu'elle a été écrite à la hâte, et que notre cher frère Quintus, qui en est le porteur, n'ayant pas moins d'empressement de vous, aller rejoindre, qu'il avait eu de peine à vous quitter, m'a tellement pressé de l'achever, que je n'ai pas eu le temps de la transcrire. Car il n'est venu nous demander ses dépêches, que la veille des Ides de Mai; et il m'a fait des fortes instances de n'expédier promptement, qu'il a fallu le laisser partir le jour même des Ides, avant l'heure de Sexte. Je ne sais si c'est un bon, ou mauvais service que je lui rends, par ce que je viens de dire de lui. Mais on jugera sans doute qu'il a eu raison de se presser de quitter les ténèbres, pour s'approcher de la lumière, comme il a fait, en nous quittant, pour retourner chez vous.

VCO

LA REPONSE DE SAINT AUGUSTIN

Saint Augustin répondant à la lettre précédente, traite de l'état de la vie présente, et de la difficulté qu'il a de connaître comment on s'y doit conduire. Il en donne néanmoins quelques règles, qui sont d'une merveilleuse instruction, pour ceux qui veulent sincèrement faire leur salut, et surtout, pour ceux qui ont soin des autres. Ensuite il explique quel sera l'état des corps glorieux, et de quel usage seront les membres après la résurrection; ce qui lui donne lieu de parler aussi des anges.

Augustin salue en Jésus Christ, notre Seigneur, son très saint, et très cher frère, le très illustre seigneur Paulin, et la très noble dame Therasie, son épouse, ses condisciples dans l'école de Jésus Christ.

Ceux de nos frères qui vous rendront cette lettre, sont les mêmes que vous désiriez voir, que vous honoriez de votre souvenir lorsque vous m'écriviez, et qui répondaient à ces marques de votre amitié, dans toutes les réponses que je faisais à vos lettres. Ce plaisir qu'ils auront de vous voir tous les jours, m'aurait comblé de joie, si le motif de leur voyage n'était pas si affligeant; mais il me paraît si triste, que la satisfaction qu'ils auront de jouir de votre présence, ne servira que pour nous consoler un peu dans nos maux.

Vous verrez que je vous dis vrai, par l'exposé que vous fera notre frère Possidius, du sujet de son voyage; et je suis certain que quand vous l'aurez ouï, vous conviendrez que cet événement est si fâcheux, qu'il n'y a rien que nous ne dûssions faire, pour n'en avoir jamais de pareils. Cependant, malgré toutes nos précautions, nous ne pouvons les éviter; et je crois que ce sont nos péchés, qui nous les attirent.

Mais quelque affligeante que soit cette pensée, quand ces chers frères reviendront d'après de vous, j'éprouverai la vérité de ces paroles du prophète : *Vos consolations, ô mon Dieu, ont répandu autant de joie dans mon âme, que mon cœur avait ressenti de douleur.* (Ps 93,19)

Quoique le plaisir de vous voir fût un motif assez juste, et qui méritât bien que l'on passât la mer; néanmoins je ne pourrais entreprendre ce voyage, à cause que je suis tellement taché au service des faibles, que je ne pourrais m'éloigner d'eux, à moins que je n'y fusse obligé, pour ménager quelque secours à leurs besoins : Car alors ce serait eux-mêmes, qui me forceraient de les quitter; et ils m'y engageraient d'une manière d'autant plus pressante, que leurs besoins seraient plus grands, et leurs maladies plus dangereuses.

Je ne sais c'est pour nous exercer, ou pour nous punir, que Dieu permet cette agitation; mais de quelque manière qu'il en use, je suis assuré qu'il ne nous traite pas selon nos péchés, et qu'il ne nous rend pas ce que méritent nos offenses; il a même la bonté d'adoucir nos maux par ses consolations, et ce sage Médecin mêle toujours ses douceurs aux amertumes qu'il nous envoyé, pour nous détacher du monde, afin que nous ne succombions pas sous le poids de nos afflictions.

Je vous avais prié dans mes lettres précédentes, de me mander ce que vous pensez de l'état des bienheureux, et quelle sera leur occupation durant l'éternité; et vous me répondez très sagement, que si nous avons des consultations à faire, ce doit être principalement sur l'état de la vie présente, puisque c'est elle qu'il s'agit de régler.

Mais je ne puis approuver que vous me consultiez sur ce que nous avons à faire, pour régler ces devoirs; puisque si vous l'ignorez, je l'ignore; et que si j'en sais quelque chose, vous en savez autant, et même peut-être beaucoup plus que moi. Car vous direz si judicieusement que ce que nous avons à faire pour cela, c'est de mourir de cette mort évangélique, qui prévient la mort naturelle, en nous retirant de la vie de ce siècle; non par la séparation de l'âme, et du corps, mais en dégageant nos cœurs des biens de ce monde.

Cette action est d'autant plus aisée, qu'elle est simple; et qu'en écartant la multiplicité des objets, qui partagent nos pensées, et dissipent l'application de notre esprit, elle nous porte à méditer uniquement cette importante maxime de la piété chrétienne, que nous devons vivre sur la terre d'une manière qui nous conduise au ciel, et que notre vie mortelle, et périssable soit réglée de sorte, qu'elle nous prépare à la vie immortelle.

Mais ce qui embarrasse ceux, qui n'ont pas plus d'esprit, et de lumière que moi, c'est de savoir comment nous devons nous conduire, en vivant avec ceux, qui ne comprennent point encore cette manière de vivre, qui doit faire mourir, non en séparant l'âme du corps, mais en dégageant nos cœurs de l'amour de tout ce qui flatte nos sens; car il arrive souvent que nous croyons ne pouvoir leur être utiles, qu'en nous conformant à leurs sentiments, et à leurs

affections, même à l'égard des choses, dont nous souhaiterions les dégager.

Cependant, quand nous avons pour eux cette complaisance, nous nous trouvons nous-mêmes insensiblement engagés dans ce que nous blâmions; nous parlons, et nous entendons volontiers parler des choses vaines, et inutiles; et celles, à quoi nous ne faisons au commencement que sourire, nous font rire tout de bon, et au-delà des règles que la modestie nous prescrit. De là vient que notre âme, s'attachant à la terre par ses affections, elle en contracte une poussière, et une boue, qui l'appesantit, de qui l'empêche de s'élever à Dieu, et de mourir de la mort évangélique, qui conduit à la vie de l'évangile.

Que s'il arrive que nous faisons quelque progrès dans cette entreprise, nous entendons aussitôt une voix, qui sort d'un certain fonds, où personne que nous-mêmes ne saurait pénétrer, et qui nous crie : Courage, courage; ce qui est une tentation de complaisance, et de vanité, si forte, et si dangereuse, que pour la réprimer, saint Paul eut besoin d'être exposé aux insultes, ou, comme il dit lui-même, aux soufflets d'un ange de Satan.

Il paraît donc avec évidence que la vie de l'homme sur terre n'est qu'une tentation perpétuelle; puisque l'état même, qui nous approche le plus de celui que nous espérons au ciel, nous expose à une si rude tentation.

Mais que dirai-je de la peine que nous ressentons, lorsqu'il s'agit de châtier, ou de pardonner ? nous autres, dis-je, qui ne voulons punir, ou pardonner, qu'autant que l'un, ou l'autre peuvent contribuer au salut de ceux, qui méritent le châtiment, ou le pardon.

Qui peut même savoir quelle mesure on doit garder dans les châtiments, non seulement par rapport à la quantité, et à la qualité des fautes, mais aussi par rapport à la force, et à la déposition des esprits, et à ce que chacun est en disposition d'accepter, ou de refuser, afin que les peines que l'on ordonne, profitent plutôt que de nuire.

Quelles ténèbres, et quelle profondeur, quand on veut pénétrer dans ces abîmes ! Pour moi, je ne sais si la sévérité que l'on garde à l'endroit des pécheurs, en a plus converti, que changé de mal en pis. Enfin, dans quelle angoisse les pasteurs sont-ils réduits, lors qu'il se trouve, que s'ils punissent le coupable, ils le font périr; et ils en font périr d'autres, s'ils ne le punissent point ?

Pour moi, j'avoue que je manque tous les jours en cela, et que je ne vois pas bien de quelle manière, ni en quelle occasion on doit pratiquer ce précepte de l'Apôtre : *Reprenez publiquement ceux qui sont coupables, afin de tenir les autres dans leur devoir par la crainte;* (I Tim 5,20) ni comment accorder ce précepte avec ce que Jésus Christ dit dans l'Évangile : *Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le en particulier, entre vous et lui;* (Mt 18,15) et avec ce que dit le même Apôtre : *Ne jugez point avant le temps;* (I Cor 4,5) et avec ce que Jésus Christ ajoute : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugé.* (Mt 7,1) Où il défend absolument de juger, et non seulement avant le temps, comme fait saint Paul; et avec ce que ce grand Apôtre dit ailleurs : *Qui êtes-vous, qui entreprenez de juger le serviteur d'autrui ? S'il tombe, et s'il demeure debout, cela regarde son Maître. Mais il demeurera ferme; car Dieu est Tout-puissant pour l'affermir.* (Rom 14,4) Il fait connaître par ces dernières paroles qu'il parle de ceux qui sont dans l'Église.

Cependant, il veut que l'on juge ceux-là mêmes, puisqu'il dit dans un autre endroit : Pourquoi entreprendrais-je de juger ceux qui sont hors de l'Église ? Mais n'est-ce point à vous à juger ceux qui sont dans l'Église ? Chassez les méchants du milieu de vous. (I Cor 5,12)

Mais quand on est obligé d'en venir là, quelle crainte n'a-t-on pas qu'il n'arrive à ceux que l'on entreprend de corriger, la même chose, que saint Paul craignait qu'il n'arrivât à celui, dont il parle dans sa seconde Épître aux Corinthiens, disant qu'il faut en user à leur égard avec indulgence, de peur qu'ils ne soient accablés par un excès de tristesse.

Et afin que l'on ne crût pas qu'il parlait d'une chose légère, et de peu d'importance, il ajoute, que ce qui lui fait craindre cet excès de tristesse, c'est qu'il appréhendait que Satan, dont il connaissait les artifices, ne se servît de cet excès de tristesse, pour enlever une brebis du troupeau de Jésus Christ.

Que d'incertitudes ! Que de ténèbres, mon cher Paulin, ô saint homme de Dieu ! Et que de sujet de crainte, et de frayeur ! N'est-ce point ce qui a donné sujet au psalmiste de dire : *La crainte, et le tremblement m'ont surpris : J'ai été couvert de ténèbres, et j'ai dit alors : Qui me donnera des ailes, comme celles d'une colombe, pour m'envoler dans un lieu de repos : Je me suis retiré bien loin, et j'ai demeuré dans le désert.* (Ps 54,6) Mais peut-être aussi que c'est ce qu'il a éprouvé dans la solitude même, qui lui a fait dire ce qu'il ajoute : *J'attendais le secours de celui, qui peut me tirer du découragement, et me délivrer de la tempête.* Il est donc vrai que toute la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une tentation continuelle.

Si nous considérons les saintes Écritures, quel les ténèbres n'y trouvons-nous pas ? y

marchons-nous autrement qu'à tâtons, quand nous voulons en pénétrer, et expliquer les mystères; Et n'y trouvons-nous pas beaucoup plus de choses, qui font naître nos doutes, qu'il n'y en a, qui nous découvrent clairement ce que nous devons croire avec certitude.

Cependant il vaut mieux suspendre notre jugement, et demeurer dans nos doutes, que de prononcer témérairement sur ce qui nous paraît obscure. N'y a-t-il pas un très grand nombre de textes, qui scandaliseraient les faibles, s'ils étaient expliqués à la lettre par un homme même spirituel, qui ne juge plus de cette manière, qui donne la mort, comme dit l'Apôtre, c'est-à-dire, selon la chair, et le sang; et sur lesquels il serait autant dangereux de dire ce que l'on pense, qu'il est dur de ne le pas dire, et très pernicieux de dire le contraire.

Quel outrage ne nous fait-on point, lorsque nous servant de la liberté que la charité chrétienne doit établir entre les frères à nous disons notre sentiment sur ce que nous n'approuvons pas dans les écrits, ou les discours de quelques uns de nos auteurs ? Ne dit-on pas que c'est l'envie plutôt que l'amitié, qui nous fait parler ? Et combien nous-mêmes péchons-nous envers ceux, qui trouvent à redire à nos ouvrages, lorsque nous croyons qu'ils cherchent moins à nous corriger, qu'à nous faire de la peine ?

N'est-ce pas de là que naissent les inimitiés irréconciliables, entre des personnes, qui vivaient auparavant dans une parfaite amitié Et n'arrive-t-il pas que chacun prenant parti pour quelqu'un de ceux qui sont en contestation, qu'on se mord, et qu'on se dévore l'un l'autre, et qu'on se met en péril de se perdre mutuellement ?

Qui me donnera donc des ailes comme celles de la colombe, afin que je m'envole, et que je puisse trouver du repos ? (Ps 54,7) Car soit que les malheurs que chacun ressent, lui paraissent plus grands que ceux auxquels il n'a point encore été exposé; ou qu'en effet les nôtres soient les plus grands de tous, il me semble que l'abattement, et l'inquiétude que l'on peut avoir dans la retraite, sont sans comparaison des maux beaucoup plus supportables, que ne sont ceux que l'on ressent, ou dont on est menacé dans le tumulte du monde.

Ainsi je suis de votre avis, qu'il faut penser sérieusement à l'état de cette vie (si toutefois ce qui passe avec tant de rapidité, se peut appeler un état) plutôt qu'à ce que nous espérons dans l'autre vie; et qu'il faut travailler à régler celui qui est présent, avant que d'examiner quel sera celui auquel il nous conduit.

Si je ne vous ai demandé votre sentiment, que sur ce dernier état, ce n'est pas que je me croie dans une parfaite sûreté pour le premier; ni que j'aie ce qui est nécessaire pour établir une sainte vie, puisque je me trouve exposé à mille périls, dont je vous ai déclaré quelques-uns succinctement, dans la lettre qui a précédé celle-ci.

Mais comme la difficulté que nous avons de connaître nos devoirs de pasteurs, et de nous en acquitter dignement, vient de la multitude des faiblesses des hommes, qui sont soumis à notre conduite, et de la grande variété des mœurs d'un peuple, dont nous devons avoir soin : non du peuple romain, ou de quelque royaume temporel, mais de celui, qui est destiné pour être citoyen de la Jérusalem céleste; c'est pourquoi, j'ai mieux aimé vous demander votre sentiment sur ce que nous ferons dans ce bienheureux état, que de vous parler de celui, où nous sommes présentement. Car encore que nous ne connaissions pas tous les biens, qui nous y sont préparés, nous sommes toujours assurés que nous n'y aurons aucun des maux, qui nous affligent sur la terre.

Pour ce qui regarde le genre de vie que nous devons mener en ce monde, afin d'acquérir la vie éternelle, je sais qu'il faut réprimer les désirs de la chair, et ne nous accorder de tout ce qui peut plaire à nos sens, que ce qui est nécessaire pour entretenir la vie naturelle.

Je sais de plus qu'il faut supporter courageusement, et avec patience, pour la gloire de Dieu, le salut du prochain, et notre propre sanctification, toutes les afflictions temporelles, qui nous peuvent arriver. Je sais aussi que la charité que nous devons à notre prochain, nous oblige à contribuer de tous nos soins, pour le porter à vivre maintenant d'une manière qui le conduise à la vie éternelle.

Je sais pareillement que nous devons préférer les biens de l'âme à ceux du corps, et ceux qui doivent toujours durer y à ceux qui sont périssables. Enfin, je sais que tout ce que je viens de dire est plus, ou moins, possible à l'homme, selon qu'il est plus, ou moins assisté de la grâce de Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur.

Mais pourquoi celui-là est-il assisté de cette sorte, et celui-ci l'est-il d'une autre ? C'est ce que je ne sais point. Mais je sais que Dieu ne fait rien en cela, que par une très grande justice, qui n'est connue qu'à lui seul.

Pour ce qui regarde la manière, dont nous devons nous conduire avec les hommes, dans les occasions, et les difficultés que j'ai marquées; si vous avez quelques règles bien certaines, vous me ferez plaisir de me les communiquer; mais si vous êtes dans la même peine où je suis,

conférez-en avec quelqu'un de ceux que Dieu a remplis de cette douceur de cœur, et d'esprit, qui les rend capables de guérir les âmes; soit qu'il y en ait quelqu'un dans le lieu où vous êtes; ou que vous en trouviez à Rome, dans le voyage que vous y faites tous les ans; et faites-moi la grâce de me mander ce que Dieu vous aura fait connaître, par celui que vous aurez consulté, ou par ceux, avec qui vous aurez conféré de cette matière,

Comme vous m'avez prié à votre tour de vous écrire ce que je pense de l'usage, et de la fonction qu'auront les membres de notre corps après la Résurrection, voici en peu de mots quel est mon sentiment, que je pourrai, avec la grâce du Seigneur, étendre davantage une autre fois, si ce que je vous vais dire, ne vous suffit pas. Il faut croire sans hésiter, puis que la sainte Ecriture s'en explique clairement, que nos corps, tout visibles et terrestres qu'ils sont maintenant, et que l'Ecriture appelle animaux, deviendront spirituels dans la résurrection des fidèles, et des justes. Mais comme je n'ai jamais vu de corps bienheureux, je ne puis y en comprendre l'excellence, ni l'expliquer aux autres.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne seront aucunement sujets à la corruption, ainsi ils n'auront pas besoin de ces aliments corruptibles, dont nous usons présentement. Ils pourraient toutefois en prendre; et cet heureux état, qui leur en ôte le besoin, leur laisse la vertu de les consumer, s'ils en prenaient. Autrement, notre Seigneur n'aurait pas mangé après sa Résurrection, qui est tellement le modèle de la nôtre, que l'Apôtre dit, que *si les morts ne ressuscitent point, Jésus Christ n'est point ressuscité.*

Or il est certain qu'il s'est montré après sa Résurrection, tel qu'il était auparavant, ayant conservé l'intégrité, et l'usage de ses membres, en prouve de quoi il a fait voir les endroits de ses plaies : Ce que j'ai toujours entendu des cicatrices, et non des plaies, telles qu'il les avait sur la Croix. S'il a conservé ces cicatrices, ce n'a point été par nécessité, mais par un effet de sa puissance, qu'il a fait assez paraître, lors qu'il s'est trouvé au milieu d'eux dans le cénacle, quoi que les portes en fussent fermées.

On peut faire une autre question ensuite de celle-ci, savoir, si les anges sont de purs esprits, ou s'ils ont des corps subtils, et propres aux fonctions de leur ministère, et à la vitesse de leurs mouvements. Si nous disons, qu'ils ont des corps, comment répondrons-nous à ce passage de l'Ecriture, qui dit que ce sont des Esprits, dont Dieu fait ses ambassadeurs.

Mais si nous disons aussi qu'ils n'en ont point, nous aurons encore plus de peine à nous débarrasser de ces autres passages, où il est dit que les anges ont paru visiblement à quelques-uns; qu'ils se sont non seulement reçu dans leurs maisons, mais qu'ils leur ont lavé les pieds, et donné à boire, et à manger : Car, comment cela s'est-il pu faire, si les anges n'ont point de corps ?

On pourrait, ce semble, se tirer de cette difficulté, en disant que les anges sont appelés esprits dans l'Ecriture, de la même manière que les hommes, qui ont des vrais corps, sont appelés des âmes; comme dans cet endroit de la Genèse, où il est dit que *Jacob entra en Egypte avec soixante et quinze âmes*; car ces âmes étaient dans des corps : Et cela me paraît plus naturel, que de croire, que tout ce que nous lisons de l'apparition des anges, se soit pu faire sans qu'ils aient des corps.

Nous lisons aussi dans l'Apocalypse la description de la taille d'un ange, et saint Jean nous le représente d'une certaine grandeur, qui ne peut convenir qu'à des corps; et qui nous donne sujet de croire que ces apparitions n'étaient pas feintes, et que tout ce qui en est dit, se peut rapporter à la vertu, et à l'agilité de ces corps spirituels.

Mais soit que les anges aient des corps, ou que l'on puisse expliquer comment ils ont pu faire ce que nous venons de dire, sans en avoir, il est toujours très certain que dans la cité céleste, où ceux que la grâce de Jésus Christ aura tirés de la corruption du monde, seront mêlés parmi les anges, les pensées se feront connaître par des voix perceptibles aux sens corporels, quoique tous les bienheureux connaissent réciproquement les secrets de leurs cœurs; et que dans cette divine société, il n'y ait rien de caché; parce que tous les saints seront intimement unis de cœur, et d'esprit, et ils chanteront tous les louanges de Dieu dans un parfait concert, qui unira les voix de leurs corps, devenus spirituels, aussi bien que les sentiments de leurs cœurs. Voilà ce que je pense de ce bienheureux état.

Si vous savez, ou si vous pouvez apprendre de ceux qui sont plus éclairés, quelque chose qui soit plus conforme à la vérité, mandez-le- moi au plutôt parce que j'ai une grande envie de le savoir.

Cependant, relisez ma lettre, à laquelle vous avez répondu avec beaucoup de précipitation; néanmoins, je ne m'en plains pas; puis que vous dites ne m'avoir pu écrire plus au long, à cause que le diacre, qui devait m'apporter votre lettre, était pressé de partir; mais je vous en fais souvenir, afin que vous preniez le temps de répondre amplement à toutes mes demandes.

Dites-moi particulièrement ce que vous pensez sur le repos nécessaire à un chrétien, pour apprendre cette sagesse céleste, qu'il est obligé de savoir, et d'enseigner aux autres. Instruisez-moi aussi du repos où je vous croyais, lorsque je vous écrivis, et que j'ai appris depuis avoir été troublé par un grand nombre d'affaires. [Ce qui suit est d'une autre main] Vivez heureuses, âmes saintes, et bien-aimées de Dieu, qui faites notre joie, et notre consolation; et souvenez-vous toujours de nous.